

## CHAPITRE III.

### DES PREMIÈRES MIGRATIONS ET COLONIES. — SITUATION ET GÉNIE DE LA GRÈCE.

Nous ne savons rien sur le principe des choses, et nous ne commençons à apercevoir les peuples que lorsqu'ils s'agitent et se mêlent. Dès qu'elle ouvre ses annales, l'histoire constate l'humeur inquiète et vagabonde de l'homme, sa mobilité, son impatience du repos, son ardeur à répandre ses passions, ses idées, son amour des nouveautés. Voilà le principe moteur de l'histoire, voilà la cause de ces migrations des peuples qui sont la première date certaine des destinées humaines. La curiosité de l'homme a tout tenté, tout envahi, tout transformé. Ainsi le peu que nous pouvons connaître est nouveau, et nous sommes d'hier.

Ce n'est pas chez eux, à leur foyer, dans l'intimité d'une vie sédentaire, que l'histoire nous montre les peuples. Dès le début elle les trouve errants. Des profondeurs de l'Asie sortirent les Celtes et les Pélasges; ils débordèrent comme des torrents impétueux. Le pays des Scythes, la Germanie, les Gaules, l'Espagne, furent inondés par les Celtes dont nous ne suivrons pas les courses, puisque les régions qu'ils envahirent n'obtinent de notoriété que plus tard; les Pélasges, au contraire, mirent le pied sur des terres qui devinrent bientôt illustres, l'Asie Mineure, la Grèce, l'Italie, et de bonne heure ils eurent dans les traditions des anciens peuples une célébrité réelle et pourtant énigmatique.

Quels étaient les Pélasges? Hérodote ne répond pas positivement à cette question, mais par les faits qu'il a pu recueillir, il se croit autorisé à penser que les Pélasges parlaient une langue barbare<sup>1</sup>. Ils se distinguaient donc des Hellènes. Que

<sup>1</sup> Ἦσαν οἱ Πελασγοὶ βάρβαρον γλῶσσαν ἴεντες. Herodot. *Clio*, lib. I, cap. LVII. Ne trouvons-nous pas dans cette langue barbare dont parle Hérodote, un indice qui vient confirmer la théorie des races et des langues indo-germaniques, et

pouvaient-ils être, si ce n'est un peuple d'Asie qui, par des migrations successives, avait couvert un grand nombre de contrées où se développa une civilisation dont il fut l'initiateur? Partout nous trouvons les Pélasges, dans l'Asie Mineure, dans les Cyclades, dans la Samothrace, en Crète, dans l'Attique, dans la Béotie, dans la Thessalie, dans l'Épire, dans l'Argolide, dans l'Arcadie, d'où partit une de leurs hordes pour se rendre dans l'Hespérie, le midi de l'Italie. Ces peuplades, qui se répandaient sur tant de points, étaient descendues du Caucase, et en côtoyant le littoral de la mer Noire avaient pénétré en Europe où elles eurent les fortunes les plus diverses, où nous les voyons tantôt glorieuses, tantôt maudites, et passant de la domination à l'exil. Destinée tragique qui perpétua le nom des Pélasges en l'inscrivant, par la plume de Thucydide, au berceau de la Grèce<sup>1</sup>, et en le

n'est-il pas probable que le centre de l'Asie, par des migrations continentales, a exercé sur l'Europe une influence antérieure aux courses des peuples navigateurs et à l'établissement des colonies?

<sup>1</sup> Thucydide (lib. I, cap. III), après avoir remarqué qu'avant la guerre de Troie l'Hellade n'entreprit rien en

mettant dans la bouche de Virgile, quand le poète voulait désigner les Hellènes<sup>1</sup>.

Le temps marche, et l'histoire de la sociabilité humaine va devenir plus facile. Ce n'est plus en tirant de ces régions les plus profondes d'innombrables essaims que l'Orient se fera sentir à l'Occident, mais par ses extrémités que baigne une mer commune à l'Europe, à l'Afrique et à l'Asie. De l'Égypte s'échappèrent à plusieurs reprises des proscrits. Les Phéniciens, ces maîtres de la navigation, se mirent à approvisionner les autres nations des produits de l'Égypte et de l'Assyrie<sup>2</sup>. Avec leurs marchandises ils importèrent les idées, et la solidarité du genre humain commença.

Il était une terre merveilleusement placée entre toutes pour servir de lien entre l'Orient et l'Occi-

commun, ajoute qu'avant Hellen, fils de Deucalion, le nom d'Hellade n'existait pas, et qu'alors chaque peuplade, surtout la pélasgique, avait sa domination particulière : κατὰ τὴν δὲ, ἄλλα τε καὶ τὸ πελασγικὸν ἐπιπλεῖστον ἀφ' ἑαυτῶν τὴν ἐπωμίαν παρέχεσθαι.

<sup>1</sup> « . . . . Quem falsa sub prodicione Pelasgi. » *Æneid.* lib. II.

« . . . . Ille dolis instructus et arte pelasga. » *Ibid.*

<sup>2</sup> Ἀπαγνέοντας δὲ φορτία Αἴγυπτία τε καὶ Ἀσσύρια. Herodot. *lib.* I, cap. I.

dent. Presqu'île d'une médiocre étendue et baignée de trois côtés par la mer, voisine à la fois de l'Asie Mineure, de l'Afrique, de toutes les îles de la Méditerranée et de l'Italie, la Grèce reçut les principes de la civilisation, les germes de la science; les développa, puis les transmit. Le naturel de ses habitants ne la destinait pas moins à cette œuvre, car ils eurent par excellence le génie de la forme et de l'expression. Ils eurent aussi le goût des courses et des aventures. En effet, ces Grecs visités, envahis par des peuples étrangers, devinrent eux-mêmes d'infatigables voyageurs. Des colonies grecques furent semées dans l'Italie, dans la Sicile, dans la Gaule méridionale où s'épanouit la riante Marseille, sur les côtes de l'Afrique et de l'Asie. Les Grecs portèrent donc sur des points nombreux leur esprit souple, pénétrant, subtil, plus amoureux encore du beau que du vrai, changeant, léger, et dominé par un irrésistible penchant pour les fables, les fictions et les mensonges.

Ces qualités et ces défauts avaient leurs racines dans le sol. On s'est étonné de l'insistance que les Grecs et surtout les Athéniens<sup>1</sup> mirent à se dire

<sup>1</sup> Les Athéniens se donnaient pour le peuple le plus an-

autochthones. Cette prétention soutenue avec une persistance si vive était une sorte de réaction contre le souvenir des invasions et des influences orientales : d'ailleurs, ramenée à une juste mesure, elle était fondée sur la nature des choses. Cette Grèce, d'un aspect si varié, si pittoresque, coupée par des montagnes et des torrents, avait des habitants indigènes, dont l'origine était commune, c'est-à-dire européenne, et dont les mœurs étaient, sinon contraires, du moins diverses. Ces habitants avaient pu refluer, émigrer d'une contrée dans une autre ; mais malgré leurs changements, leurs expéditions, on ne saurait les confondre avec les Pélasges, ces conquérants asiatiques, vaincus à leur tour par les indigènes. Si nous consultons les traditions, elles nous disent que les Léléges et les Curètes, qu'on appela plus tard Étoliens et Locriens, et d'autres habitants du Parnasse, ayant pour chef cien de la Grèce : leurs orateurs leur répétaient tous les jours qu'ils n'étaient pas un mélange de nations diverses, et qu'ils avaient, sans interruption, possédé l'Attique. Tel est le langage d'Isocrate dans le *Panégyrique*. C'est appuyés sur cette prétention que les Athéniens refusèrent à Gélon le commandement de la flotte grecque dans la guerre contre les Perses. Herodot. *Polymn.*, lib. VII, cap. CLXI.

Deucalion, fils de Prométhée, chassèrent des fertiles campagnes de la Thessalie les Pélasges qui les occupaient depuis cinq générations<sup>1</sup>. Deucalion régna surtout dans cette partie de la Thessalie appelée Phthiotide : son fils Hellen, qui lui succéda, donna son nom à ceux qu'il commandait, et successivement ce nom s'étendit à toutes les peuplades dont les descendants d'Hellen furent les chefs<sup>2</sup>. Voilà la souche de cette race et de cette langue helléniques qu'attendait un si riche avenir.

Dans ces temps obscurs qui sont pour ainsi dire le vestibule de l'histoire, il est chimérique et inutile de s'entêter aux détails d'une chronologie minutieuse ; ce qui importe, c'est d'y reconnaître la succession des principaux développements de l'homme et de la société. Ici la chronologie rationnelle ne nous fait pas défaut ; dans l'enfantement de la sociabilité grecque, trois époques se révèlent à l'œil attentif.

<sup>1</sup> Dionysii Halicarnass. *Antiquit. roman.*, lib. I, cap. xvii, p. 46, 47. Ed. Reiske.

<sup>2</sup> Toute cette descendance d'Hellen a été éclaircie avec beaucoup de soin et d'érudition par Clavier dans son *Histoire des premiers temps de la Grèce*, t. I<sup>er</sup>, p. 58 et suivantes, 2<sup>e</sup> édition.

Les hommes couvrant le sol qui plus tard s'est appelé l'Hellade, ne connaissaient que la vie sauvage, quand les Pélasges arrivèrent. Vivant de racines et de feuilles des arbres, nus, sans cases ni maisons, ils apprirent de leurs vainqueurs à se vêtir, à trouver une nourriture meilleure et à s'abriter. Les Pélasges leur enseignèrent aussi qu'il était des puissances surhumaines, mystérieuses, et leur firent adorer leurs Cabires. Sombre et rude apprentissage.

Cependant quelques rayons de l'Orient vinrent percer les ténèbres épaisses encore de cette barbarie. Dans les temps marqués surtout par les noms d'Inachus, de Phoronée son fils, de Cécrops et de Cadmus, les Phéniciens et les Égyptiens inculquèrent à ceux qui leur donnèrent l'hospitalité, les éléments de l'agriculture, la sainte autorité du foyer domestique, enfin les premiers rudiments de l'art d'écrire.

« Phœnices primî, famæ si creditur, ausi  
Mansuram rudibus vocem signare figuris <sup>1</sup>. »

Toutes ces excitations, toutes ces influences,

<sup>1</sup> M. A. Lucan. *Pharsaliæ* lib. III, vers. 220, 221.



loin d'étouffer les germes de la nationalité hellénique, les fécondèrent. Les peuplades indigènes sentirent leur force; elles se révoltèrent contre leurs anciens dominateurs; entre elles elles eurent des guerres, des alliances; leurs chefs s'illustrèrent en fondant des cités, en agrandissant le culte des dieux. C'est ce qu'il faut considérer de près.

---